



HAL
open science

**“ Là où la vie repousse ” Postface à Isabelle Stengers,
Résister au désastre, Editions Wildproject**

Emilie Hache

► **To cite this version:**

Emilie Hache. “ Là où la vie repousse ” Postface à Isabelle Stengers, Résister au désastre, Editions Wildproject. 2019. hal-04407408

HAL Id: hal-04407408

<https://hal.science/hal-04407408>

Submitted on 28 Jan 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Copyright

«Là où la vie repousse» Postface d'Émilie Hache

Les éditions Wildproject me proposent d'écrire une postface à cet entretien. Je découvre au moment où je m'y attelle la difficulté d'un tel exercice. La dimension orale et transversale d'un entretien demande un tout autre accompagnement qu'un livre, respectant également son rythme et sa tonalité.

Cela me semble compliqué aussi parce que je n'arrive pas à parler de toi, chère Isabelle, à la troisième personne. Ma langue s'alourdit, s'adresse à des lecteurs qui n'existent pas, ou à des lecteurs qui ne voudraient entrer dans une pensée que sous une forme scolaire, et je ne te reconnais pas.

J'ai donc fait le choix de cette adresse, en espérant ne pas t'importuner ni rebuter les lecteur.tric.es par cet apparent entre-soi, car ce n'est pas de ça qu'il s'agit : cette liberté que je prends rend hommage, est une façon de «célébrer» comme tu aimes à dire, la joie de penser ensemble, la puissance dont elle nous

rend capable, comme aussi la joie de t'avoir rencontrée.

En écrivant cette lettre, je pense à une nouvelle de SF, *Daughters of Earth*, écrite par celle qui est considérée comme la première écrivaine de SF féminine/iste, Judith Merrill, découverte grâce à ton amour communicatif pour la SF. C'est une nouvelle étonnante, écrite un an avant l'envoi du premier homme sur la Lune, racontant l'histoire de plusieurs générations de femmes voyageant dans l'espace ou nées sur d'autres planètes, une histoire de transmission entre les femmes d'une même famille, la plus jeune décidant de participer à la première expédition retournant sur terre pour y rencontrer sa grand-mère. Le titre choisit par Merrill, « Filles de la Terre », exprimant une sororité terrestre, résonne cinquante ans plus tard encore plus fortement. Le souvenir de discussions répétées avec Benedikte Zitouni, Émilie Hermant, Maryam Kolly-Foroush, Maria Puig de la Bellacasa, ou encore Vinciane Despret, à propos de la joie des échanges avec toi, de la peur de te décevoir, de l'immense fierté lorsque tu apprécies nos textes, comme de l'enjeu de pour-

suivre ce rapport incroyablement exigeant à la pensée que tu nous as appris, m'évoque cette nouvelle et son cortège de femmes puissantes, joyeuses, prenant soin les unes des autres. Cette lettre, bien sûr, devrait être collective. Isabelle, que de filles tu as engendrées !

La question que tu poses dans cet entretien, « que peut-on fabriquer aujourd'hui qui puisse être éventuellement ressource pour ceux et celles qui viennent ? » contient pour moi toute ta pensée, et j'aimerais en tirer quelques fils, comme autant de propositions, sinon de réponses à cette dernière.

Cela traverse tout cet entretien et me semble être la colonne vertébrale de ton rapport au travail de la pensée, à savoir que penser, comme tout ce que nous faisons, exige une attention, un soin spécifique et continu. Cette éthique de la pensée, ou plutôt cette écologie de la pensée, s'accompagne d'une incroyable liberté : tu ne t'interdis aucun sujet, le seul critère étant que ce soit bon à penser c'est-à-dire que cela rende plus intelligent.e, puissant.e, et joyeux.se. Je connais peu de personnes qui abordent avec le même sérieux, *i. e.*

avec la même attention et le même soin, la pensée de Whitehead, philosophe anglais du 19^e siècle, et celle de la sorcière néopaïenne états-unienne Starhawk. Ou bien qui osent s'affronter techniquement à l'idée de sorcellerie capitaliste, avec laquelle tout le monde est d'accord, mais que personne ne souhaite assumer autrement que comme une métaphore parce que sinon, où va-t-on. Tu nous as appris à nous autoriser une telle amplitude, ou peut-être faudrait-il plutôt dire, à nous obliger à honorer nos propres intuitions, et tu nous y ramènes, dès que l'on s'y dérobe, par paresse ou par crainte !

Cette très grande liberté ne veut pas dire tout accepter, bien au contraire, mais s'articule à la capacité de faire des différences, à discriminer, non pas en fonction de ce que la *doxa* moderniste décide d'éliminer – « une activiste qui se réclame sorcière : bouh, *new age* ! » – mais de ce que cela produit pour la pensée comme pour nos corps. Cela passe par le fait d'oser dire que l'on trouve une idée inintéressante ou dangereuse, pratique, paradoxalement, que l'université aujourd'hui permet de moins en moins de cultiver pour

les raisons que tu rappelles dans cet entretien. L'université est en train de devenir (ou de redevenir) un milieu peu propice à pensée, autant par son extrême sélection que par sa bureaucratisation sans limite transformant les enseignant.e.s chercheu.se.s en gestionnaires à plein temps. Dans un milieu si abîmé, l'immense besoin de prendre soin les un.e.s des autres comme le fait de se protéger soi-même pour les plus vulnérables risque de se faire de plus en plus au détriment de la possibilité d'exprimer des désaccords pourtant tout aussi vitaux.

C'est toute l'écologie de notre organisation du savoir qui est ici concernée, avec en son cœur, l'école, à laquelle tu t'intéresses tant. Sa déconnexion avec la société et le monde vivant, comme la dépossession de nos « capacités d'apprendre et de comprendre » qu'elle opère, comme tu l'écris à la suite de Dewey et d'Illich, sont ce que crient les dizaines de milliers de jeunes adultes dans les grèves pour le climat. Comment est-il possible que l'école continue à fonctionner comme si de rien n'était, continue à fabriquer cet écart, cette insensibilité au monde, au lieu de tout

remettre à plat, ou plutôt de tout mettre sens dessus dessous? La violence des attaques portées contre la jeune Greta Thunberg qui ose, elle qui ne sait pas, faire la leçon aux adultes, qui eux savent, nous rappelle l'extrême séparation qu'on exige de nous vis-à-vis de ce monde de l'enfance, ce reste d'animisme, de sauvage, de féminin dans notre monde civilisé, qui n'est acceptable qu'à condition de demeurer à sa place, mais dit aussi en creux l'immense ressource que constituera toujours toute possibilité de s'y reconnecter.

Guérir, comme tu le dis, de ce «milieu ravageur et ravagé» passe par des pratiques, des fabrications d'antidote. La contrainte que vous avez posée dans les séminaires du GECO (Groupe d'études constructivistes) – qui m'avait sidérée parce que vous exprimiez ainsi collectivement le refus de faire comme si penser ne s'apprenait pas – demandant à chaque intervention critique de faire attention à sa formulation, et d'essayer d'accompagner sa critique d'une remarque constructive, en est un. Cette attention collective aux effets destructeurs, comme aussi tellement séduisants, de la critique, me semble cruciale.

À la figure du poisson-torpille de la tradition platonicienne, qui sidère et fait perdre ses moyens à son interlocuteur (les interlocutrices n'existent évidemment pas), se moque de lui, et rend incapable de penser par soi-même, je propose de substituer la figure de Méduse. Pas la méduse grecque misogyne – la femme-furie-qui-vous-transforme-en-statue-quand-on-la-regarde –, mais la figure pré-grecque de la déesse-serpent, femme à la chevelure de serpents, symbole de la femme sage, qui exige de rester connecté.e à soi-même, à ce à quoi on tient, malgré les métamorphoses possibles dans lesquelles cela nous engage et qui, sans complaisance mais sans aucun ricanement, nous y accompagne.

Cette question du soin m'amène à mon deuxième fil. J'aime ton compagnonnage indisciplinable avec le féminisme. Tu n'aimes pas les étiquettes, qui tuent la pensée et servent à exclure, à séparer celles/ceux qui savent de celles/ceux qui ne savent pas, et le féminisme a aussi servi à ça. Cet -isme constitue peut-être une des raisons qui t'a tenue éloignée de te revendiquer féministe. Je tiens beaucoup

pour ma part à l'utiliser, mais j'ai appris, et ta récalcitrance y a contribué, à le situer, à comprendre l'impossibilité pour certaines de s'en revendiquer et à l'utiliser de manière tout-terrain. Les auteures avec lesquelles tu penses sont toutes aussi indisciplinées que toi, et entretiennent un rapport également compliqué avec le féminisme. Donna Haraway, avec qui tu dialogues intensément toutes ces dernières années, ne constitue pas un contre-exemple, loin de là. Celles et ceux qui voudraient en faire une icône incontestée du féminisme oublient un peu trop vite les hurlements déclenchés par son *Manifeste cyborg*, l'incompréhension devant son *Manifeste des espèces compagnes* comme les accusations de trahison portées à l'encontre de ses propositions récentes sur la parenté.

Outre cette liberté de pensée inouïe qui vous réunit, un autre point commun que vous partagez, présent dans cet entretien, est votre attachement à citer celles/ceux avec qui vous pensez et ce, quel que soit le statut de ces dernier.e.s. Loin de vous accaparer la pensée des autres, vous pratiquez, pour reprendre un autre de tes mots, l'art de la gratitude. Tu ne

le dirais en revanche peut-être pas comme ça, mais j'y trouve une pratique très féminine/iste – même si, heureusement, certains penseurs le pratiquent aussi –, liée pour certaines à notre place dans la pensée et au besoin de s'excuser de penser en mettant en avant d'autres auteur.e.s, pour d'autres à une forme de solidarité entre celles dont on est toujours en train d'essayer d'effacer les écrits dirait Joanna Russ, pour d'autres encore, relevant de ce que l'on pourrait appeler un habitus social féminin en patriarchie. Quelles qu'en soient les raisons, voilà encore une qualité féminine à chérir et à transmettre. Cela va beaucoup plus loin qu'une simple honnêteté intellectuelle, mais relève d'un rapport non colonial à la pensée, non pionnier, de celui qui pose un drapeau sur une terre vierge. Cela n'a jamais fonctionné comme ça, et cela ne fonctionnera jamais comme ça. L'importance de cette dimension collective de la pensée est aussi diachronique et touche à la question centrale de l'héritage qui traverse tous tes livres. Comment on hérite – d'un problème, d'un concept, d'une tradition, d'une Histoire.E - est une manière de nous *situer*, pour le dire dans les mots de

Haraway, de prendre en compte depuis où l'on parle. La question qui nous incombe est celle que tu poses dans *Civiliser la modernité*, question à la fois pleine d'amour et sans dérobaie, sur le rôle et la responsabilité de la philosophie aujourd'hui: « Comment cette vieille tradition qu'est la philosophie pourra contribuer à la vie dans les ruines (...), elle qui a goûté et abusé de tous les poisons qui fabriquent les maîtres, elle qui a exploré toutes les variations de "c'est cela ou le chaos, l'arbitraire, la violence, la trahison" »?

Cette question de l'héritage habite toute la pensée de Starhawk. Le travail de passeuse – au sens presque littéral de faire passer clandestinement une frontière à quelqu'un.e – que tu entretiens avec elle depuis des années est en train de changer une partie du paysage philosophique français. MERCI. Malgré l'hésitation que l'on peut commencer à avoir, impensable il y a quelques années à peine, à utiliser le concept d'écoféminisme du fait des tentatives récentes de capture par le capitalisme, cherchant à en faire un objet à la mode, ce que ces femmes (r)ouvrent est absolument vital pour le monde à venir et vaut la peine, quel que soit

le nom qu'on lui donne, de ne pas l'abandonner mais de s'engager pleinement à ses côtés. Elles affrontent la question de la génération, humaine et multispécifique, autour de laquelle s'enroule notre pensée zombie de la nature/culture, et peut-être tous nos dualismes. Les réponses nouvelles que nous serons capables d'y apporter sont cruciales pour les mondes à venir. Comment rouvrir notre système de parenté patriarcal, prédateur à tous égards, et changer d'autant notre rapport à l'avenir, à la mort, comme notre rapport au monde vivant ? D'autres sociétés ont su y répondre de manière moins dévastatrice que nous, et le fait que certaines rouvrent cette question aujourd'hui est une raison de plus de « défier le probable » comme l'écrit Benedikte Zitouni, une manière, aux côtés d'autres, de résister au désastre.

« Que peut-on *fabriquer* aujourd'hui qui puisse être éventuellement ressource pour ceux et celles qui viennent ? » Cette question est une question pragmatique, autre ligne de force de ta pensée émanant autant de William James, de ton amour pour la chimie que de ton

compagnonnage avec Tobie Nathan, qui reconnaît un pouvoir des corps, des paroles, des affects, des idées. Ces ressources sont de fait à aller chercher autant du côté de créations juridiques, de nouveaux modes d'habiter, que de nouvelles – ou très vieilles – histoires, comme de déplacements remarquables en biologie. Dans un texte qui m'accompagne depuis des années, intitulé «Une culture du dépaysement», tu interrogues l'écart immense entre les sciences et les sciences humaines du point de vue de leur rapport à la création. Les sciences humaines, écris-tu, sont «des sciences coupées de l'invention» entretenant un rapport critique ou explicatif plus qu'expérimental au monde. Depuis quand, pourrait-on demander, a-t-on oublié que les sciences humaines aussi étaient engagées dans des rapports spéculatifs et créatifs? Qu'elles participaient à fabriquer les fictions faisant littéralement tenir debout notre monde? On connaît bien les fictions destructrices – la fiction juridique de la propriété privée, celles de l'*Homo œconomicus*, de la Nature, ou encore de notre système de parenté, et le geste pragmatique fait le pari que plus l'on affirmera cette dimension créa-

trice, mieux on défendra, nourrira, avec toute l'attention et le soin qu'elles requièrent, des fictions d'émancipation et de régénération.

Une grande partie de nos efforts me semble devoir être consacrée à la fabrication de fictions d'hospitalité. Je suis hantée par le cimetière méditerranéen que nos États ont créé ces dernières années, et par ce que risque de devenir cet endroit dans les années à venir. Je suis encore plus effrayée par le fait que les préoccupations écologiques soient de plus en plus revendiquées par les politiques d'extrême droite, et par le fait que nous n'y sommes absolument pas préparé.e.s.

Que peut-on fabriquer aujourd'hui qui puisse être éventuellement ressource pour ceux et celles qui viennent ? La fabrication active de fictions d'hospitalité peut faire partie de ces ressources. Des fictions – juridiques, politiques, fictionnelles, qui ne font pas appel à nos bons sentiments, mais nous mettent au travail sur la mixophobie qui guide nos politiques, comme nous remettent en contact avec tous les possibles que cette hospitalité contient. Je repense à une autre nouvelle de SF qui me touche par son humour féroce, « Vol 727 pour

ailleurs » de James Tiptree, racontant l'histoire d'une mère et sa fille demandant asile à des extra-terrestres, hors de cette Terre occupée par les hommes. Avec toute la gravité qui convient, je crois qu'il y a quelque chose à penser dans ce geste de désertion de ces États en train de tout détruire, pour aller « là où la vie repousse ».

Je t'embrasse,

Émilie